

Amor Towles

Une table pour deux

*nouvelles*

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Nathalie Cunnington*

Flammarion

## LA QUEUE

### 1.

Dans les derniers jours du règne du dernier tsar vivait dans un petit village à cent cinquante kilomètres de Moscou un paysan du nom de Pouchkine. Si Pouchkine et sa femme, Irina, n'avaient pas eu le bonheur d'avoir des enfants, ils vivaient tout de même dans une confortable maison de deux pièces, entourée de quelques arpents de terre qu'ils cultivaient avec la patience et l'opiniâtreté de leur caste paysanne. Ils binaient le sol un sillon après l'autre, semaient leurs graines, faisaient leur récolte, bref décrivaient sur leurs champs les mêmes allers-retours qu'une navette sur un métier à tisser. Et une fois le travail de la journée achevé, ils revenaient chez eux, s'installaient à leur petite table en bois pour manger la soupe aux choux, puis succombaient au sain sommeil de la campagne.

Pouchkine le paysan ne partageait pas avec son homonyme littéraire l'aisance à utiliser les mots, mais il était quelque peu poète dans l'âme – et quand il

voyait les feuilles apparaître sur les bouleaux, l'orage traverser le ciel d'été ou l'automne se parer de tons dorés, il sentait dans son cœur que sa femme et lui menaient une vie satisfaisante. Si satisfaisante à la vérité que si jamais il avait déterré dans ses champs une vieille lanterne de bronze d'où serait sorti un génie très ancien lui proposant d'exaucer trois de ses vœux, Pouchkine n'aurait pas su quoi demander.

Ce genre de bonheur, on sait tous à quoi ça mène.

## 2.

Comme nombre de paysans russes, Pouchkine et sa femme faisaient partie d'un *mir* – une coopérative qui louait les terres, attribuait les parcelles et répartissait les frais à la minoterie. Parfois, les membres du *mir* se réunissaient pour parler d'un sujet qui les préoccupait. Ce fut lors de l'une de ces réunions qu'au printemps 1916, un jeune homme venu de Moscou prit la parole pour dénoncer l'injustice d'un pays où dix pour cent de la population détenait quatre-vingt-dix pour cent des terres. Avec force détails il décrit les moyens par lesquels le Grand Capital s'était assuré une vie douce et confortable. Pour conclure, il encouragea l'assistance à sortir de sa torpeur et à le rejoindre dans la marche vers la victoire inévitable du prolétariat international sur les forces de la répression.

Pouchkine n'avait pas d'opinion politique, et n'était même pas vraiment instruit. Si bien qu'il ne saisit pas

tout ce que le Moscovite avait à dire. Mais le visiteur parlait avec un tel enthousiasme et utilisait des expressions si imagées que le paysan admira ces mots qui défilèrent devant lui de la même façon qu'on admirerait les bannières d'une procession pascale.

Cette nuit-là, sa femme et lui rentrèrent chez eux sans échanger un mot. Ce silence parut tout à fait approprié à Pouchkine vu l'heure, la douceur de la brise et les chants des criquets dans l'herbe. Mais Irina, elle, resta silencieuse à la manière d'une poêle sur le feu – juste avant qu'on y jette de la graisse. Car si Pouchkine avait été ébloui par le défilé des paroles du jeune homme, l'imagination d'Irina les avait capturées comme un piège à mâchoires. Elle s'en était emparée dans un claquement de dents et n'avait nullement l'intention de les lâcher. En fait, elle avait mordu aux arguments du jeune homme si fort que s'il avait voulu les reprendre, il lui aurait fallu ronger ses propres phrases à la manière d'un loup grignotant sa patte prise au piège.

### 3.

La sagesse du paysan repose sur un principe essentiel. Si rien ne dure, ni les guerres, ni la carrière d'un homme d'État, ni l'opinion publique, au bout du compte, un sillon reste un sillon. Ainsi Pouchkine traversa les années de guerre, la chute de la monarchie et la montée du bolchevisme avec le détachement avisé

d'un Mathusalem. Et quand le drapeau marqué du marteau et de la faucille se mit à flotter dans le ciel de Mère Russie, il était prêt à prendre sa charrue et à se remettre au travail d'une vie. Si bien qu'il ne s'attendait pas du tout à la nouvelle que lui annonça sa femme en mai 1918 – à savoir qu'ils allaient s'installer à Moscou.

— À Moscou ! Mais pourquoi irions-nous nous installer à Moscou ?

— Pourquoi ? Pourquoi ? Mais parce que l'heure est venue ! répondit Irina en tapant rageusement du pied.

Dans les romans du XIX<sup>e</sup> siècle, il n'était pas rare que les jeunes et jolies filles élevées à la campagne aspirent à vivre à la capitale. Après tout, on y pouvait admirer les toutes dernières tendances de la mode, apprendre les toutes dernières danses et s'entretenir *sotto voce* des toutes dernières intrigues amoureuses. De la même façon, Irina aspirait à vivre à Moscou parce que c'était là que les ouvriers des usines tapaient le fer à l'unisson et que les chansons du prolétariat résonnaient dans les cuisines.

— Quand on précipite un monarque du haut d'une falaise, on ne reste pas là à célébrer le passé, déclara-t-elle. L'heure est venue pour la Russie de poser une bonne fois pour toutes les fondations de l'avenir, en travaillant à l'unisson, pierre après pierre !

Pouchkine protesta-t-il lorsque Irina exprima son opinion devant lui en utilisant ces mots et bien d'autres encore ? Donna-t-il voix aux premières hésitations qui envahissaient son esprit ? La réponse est non. En revanche, il commença à préparer soigneusement une réfutation bien pesée.

Curieusement, lorsque son argumentation prit forme, ce fut en s'inspirant des termes qu'Irina elle-même avait utilisés : *L'heure est venue*. Car pour Pouchkine cette phrase était plus que familière. En fait, il avait l'impression d'être son plus proche parent. Depuis son enfance, cette phrase le réveillait le matin, le bordait la nuit. « L'heure est venue de semer », disait-elle au printemps en ouvrant les rideaux pour laisser entrer la lumière. « L'heure est venue de faucher », disait-elle à l'automne en allumant le poêle. L'heure est venue de traire les vaches, de mettre le foin en meules, de moucher les bougies. En d'autres termes, l'heure était venue – non pas une bonne fois pour toutes, mais une nouvelle fois – de faire ce qu'on avait toujours fait, à la manière du soleil, de la lune, des étoiles.

Telle fut la réfutation que Pouchkine commença à formuler ce soir-là en se mettant au lit. Il continua à la formuler le lendemain matin en traversant avec sa femme les étendues d'herbe humide de rosée pour se rendre aux champs. Et il la formulait encore cet automne-là quand ils chargèrent toutes leurs possessions dans le chariot et prirent le chemin de Moscou.

#### 4.

Le couple arriva dans la capitale le 8 octobre, après cinq jours de route. Laissons-les, eux et leur chariot, avancer en cahotant sur les grandes avenues et ne nous étendons pas sur leurs impressions : leur

premier tramway, leur premier réverbère, leur premier immeuble de cinq étages, les foules grouillantes, les magasins gigantesques, les monuments légendaires tels le Bolchoï et le Kremlin. Non, n'insistons pas. Il nous suffira de souligner que leurs impressions furent diamétralement opposées. Car si chez Irina elles éveillèrent le sentiment d'avoir une mission urgente et passionnante à réaliser, chez Pouchkine ce fut le désarroi qu'elles semèrent.

Une fois le centre-ville atteint, Irina ne s'accorda même pas une minute pour se remettre du voyage. Ordonnant à Pouchkine de ne pas bouger, elle prit rapidement ses repères puis se fondit dans la foule. Avant la fin du premier jour, elle leur avait dégoté une chambre dans le quartier de l'Arbat, où, en lieu et place du portrait du tsar, elle accrocha une photo de Vladimir Ilitch Lénine dans un cadre tout neuf. Au bout de deux jours, elle avait rangé toutes leurs affaires, vendu leur chariot et leur cheval. Et au soir du troisième jour, elle avait trouvé du travail pour elle-même et son mari dans la biscuiterie collective Red Star.

Autrefois propriété de Crawford's & Co, fondée à Édimbourg et fournisseurs de Sa Majesté depuis 1813, la biscuiterie Red Star employait cinq cents ouvriers dans des installations de 4 600 mètres carrés. Derrière ses grilles, elle s'enorgueillissait d'avoir deux silos à grain et son propre moulin. Le complexe comprenait des salles de pétrissage équipées de pétrins géants, des espaces de cuisson équipés d'énormes fours, et des salles d'emballage équipées de tapis roulants qui transportaient les boîtes de biscuits

directement jusqu'aux camions, lesquels attendaient leur chargement, moteur allumé.

Au départ, Irina fut placée comme assistante de l'un des pâtisseries. Puis un jour, la porte de l'un des fours sortit de ses gonds, et Irina se montra si habile au maniement de la clé à molette qu'on la transféra sur-le-champ dans l'équipe d'ingénieurs de l'usine. Quelques jours plus tard, il se disait partout qu'elle était capable de resserrer les boulons des tapis roulants sans qu'il fût nécessaire d'interrompre leur mouvement.

Quant à Pouchkine, on lui confia un poste dans la salle de pétrissage, où la pâte à biscuits était mixée par des pales qui raclaient l'intérieur d'immenses cuves métalliques. Son travail consistait à ajouter de la vanille aux lots de pâte chaque fois qu'une lumière verte se mettait à clignoter. Mais une fois qu'il eut versé la quantité de vanille nécessaire dans le bol doseur, le bruit des machines s'avéra tellement assourdissant et le mouvement des pales tellement hypnotisant qu'il en oublia tout simplement d'ajouter l'arôme dans la pâte.

À 16 heures, lorsque le goûteur officiel arriva, il n'eut même pas besoin de croquer dans un biscuit pour savoir qu'il manquait quelque chose. Son odorat lui suffit. « À quoi bon faire des biscuits à la vanille s'ils n'ont même pas le goût de vanille ? » demanda-t-il pour la forme à Pouchkine, avant de jeter toute la production de la journée aux ordures. Pour ce qui était de Pouchkine lui-même, on l'affecta au balayage.

Lors de son premier jour dans l'équipe de balayeurs, Pouchkine et son balai se retrouvèrent dans l'entrepôt gigantesque où étaient stockées des rangées

impressionnantes de sacs de farine. Jamais de toute sa vie le mari d'Irina n'en avait *vu* autant. Certes, un paysan prie pour que la récolte soit suffisamment abondante pour tenir tout l'hiver, et peut-être même plus encore en cas de sécheresse. Mais les sacs entreposés à la Red Star étaient si gros et formaient des rangées si hautes que Pouchkine eut l'impression d'être devenu un personnage de conte traditionnel égaré dans la cuisine d'un géant où les malheureux mortels finissent au four.

Aussi intimidant que soit le lieu où il se trouvait, la tâche de Pouchkine restait très simple. Il devait balayer la farine tombée par terre au moment où les chariots étaient expédiés vers la salle de pétrissage.

Peut-être était-ce l'effet de cette impression d'agitation générale qui saisissait Pouchkine depuis son arrivée dans la ville ; ou bien le souvenir du mouvement de son bras manipulant la faux, chose qu'il faisait depuis tout jeune ; ou encore un problème musculaire congénital qui n'avait pas encore été diagnostiqué. Comment savoir ? Le fait est que quand il tentait de balayer la poussière tombée par terre, au lieu de la pousser vers la pelle, son bras l'envoyait en l'air, créant un gros nuage blanc dont les particules se déposaient ensuite telle la neige sur ses épaules et ses cheveux.

— Non ! Non ! répéta le contremaître en lui arrachant le balai des mains. Comme ça !

Et en deux temps trois mouvements le contremaître nettoya cinquante centimètres carrés sans faire voler un seul grain de farine.

Pouchkine, qui était d'un caractère docile, observa avec l'attention d'un apprenti chirurgien le geste technique de son supérieur. Mais à peine ce dernier avait-il tourné le dos que son balai envoya de nouveau la farine valser dans les airs. Tant et si bien qu'au bout de trois jours dans l'équipe de balayage, Pouchkine fut carrément renvoyé de la biscuiterie Red Star.

— Renvoyé ! hurla Irina ce soir-là. Comment est-il possible de se faire renvoyer par le Communisme ?

Les jours qui suivirent, Irina aurait pu tenter de trouver une réponse à sa question, mais il y avait des rouages à régler et des boulons à serrer. Sans compter qu'elle avait déjà été élue membre du comité des travailleurs à l'usine – où elle commençait à se tailler une réputation pour sa capacité à remonter le moral de ses camarades en leur citant de mémoire des passages entiers du *Manifeste du parti communiste*. Pour le dire autrement, elle était une bolchevique accomplie.

Et Pouchkine dans tout ça ? Il errait dans la ville comme une bille sur un plateau d'échecs.

## 5.

La ratification de la nouvelle Constitution de 1918 signala l'advenue du règne du prolétariat. Ce fut également une période de rafles dans les rangs des ennemis, d'acquisitions forcées de la production agricole, d'interdiction du commerce privé et de rationnement

des produits de base. Vous vous attendiez à quoi ? À manger de la brioche tous les jours ? À vous faire servir le petit-déjeuner au lit ?

Entre ses journées de douze heures à la biscuiterie et son travail au comité des travailleurs, Irina n'avait pas une minute à elle. Si bien qu'un jour, avant de partir à l'usine, elle donna à son mari oisif les tickets de rationnement pour le pain, le lait et le sucre et lui intima en des termes dénués de toute ambiguïté de regarnir leurs placards avant son retour à 22 heures. Puis elle partit en claquant la porte avec une telle force que Vladimir Ilitch faillit se décrocher de son clou.

Tandis que le bruit des pas d'Irina allait *decrecendo* dans l'escalier, notre héros resta planté là où elle l'avait laissé à contempler la porte d'un regard hébété. Toujours immobile, il l'entendit sortir de l'immeuble et marcher jusqu'à l'arrêt du tramway. Il entendit le tramway traverser la ville dans un bruit de ferraille, le sifflet indiquant le début de la journée de travail à la biscuiterie au moment où Irina en franchissait le portail. Ce n'est qu'au bruit du démarrage des tapis roulants que la phrase « Oui, chérie » lui vint à l'esprit. Alors, tickets de rationnement en main, il mit sa casquette et s'aventura dehors.

Il parcourut les rues en songeant avec appréhension à la tâche qui l'attendait. Il imagina un magasin bondé où une foule de Moscovites agitaient les bras, qui hurlant, qui bousculant les autres. Il imagina un mur couvert d'étagères sur lesquelles s'alignaient des boîtes de couleurs vives, et un commis qui vous pressait avec rudesse de dire ce que vous vouliez avant de

poser fermement sur le comptoir un autre article que celui désiré et de crier « Au suivant ! ».

Alors imaginez la surprise de Pouchkine quand, arrivant à la boulangerie de la rue Potemkine – son premier arrêt sur la liste – il tomba sur une scène où régnait un silence de crèche de Noël. Au lieu de bras agités en tous sens, de hurlements et de bousculades, il découvrit des gens faisant docilement la queue. Composée d'une majorité de femmes entre trente et quatre-vingts ans, cette queue s'étirait élégamment depuis la porte du magasin puis tournait poliment à l'angle.

— C'est ici, la file d'attente pour la boulangerie ? demanda-t-il à une dame d'un certain âge.

Avant que celle-ci puisse répondre, une autre qui attendait juste à côté agita un pouce autoritaire.

— La fin de la queue, c'est au bout de la queue, camarade. Au bout du bout.

Pouchkine remercia, puis tourna à l'angle et suivit la queue sur trois cents mètres, jusqu'au bout du bout. Après avoir docilement pris place, il apprit en écoutant les deux femmes qui se trouvaient devant lui que la boulangerie n'avait qu'un produit à proposer : un petit pain noir par client. Tandis que les femmes commentaient la nouvelle avec dépit, Pouchkine se réjouit. Si on ne donnait qu'un petit pain noir par client, alors personne ne vous houspillerait ni ne vous presserait de dire ce que vous vouliez pour finir par vous donner autre chose. Il n'aurait qu'à faire la queue, recevoir son pain et le rapporter à la maison ainsi qu'on le lui avait demandé.

Il était plongé dans ses pensées quand une jeune femme apparut à ses côtés.

— C'est ici la fin de la queue ?

— Oui, s'exclama-t-il en souriant, enchanté d'avoir enfin l'occasion de rendre service.

Au cours des deux heures qui suivirent, Pouchkine avança d'autant de centaines de mètres.

Certains d'entre nous – peut-être même la plupart d'entre nous – auraient trouvé le défilement de ces cent vingt minutes aussi insupportable qu'un bruit de gouttes d'eau tombant d'un robinet qui fuit. Pas Pouchkine. Le temps passé dans la queue ne l'angoissa pas plus que d'attendre qu'une graine germe ou que la paille change de couleur. En outre, pendant qu'il attendait, il put entamer avec les dames qui l'entouraient une conversation sur l'un de ses sujets préférés.

— Quelle belle journée, n'est-ce pas ? dit-il à quatre d'entre elles. Le soleil n'a jamais été aussi brillant, ni le ciel plus bleu. Même si je crains que nous n'ayons une petite averse dans l'après-midi...

*La météo !* direz-vous en levant les yeux au ciel. *Parce que c'est ça, son sujet préféré ?*

Oui, oui, je sais. Quand Dieu le Père déverse ses bienfaits sur une nation, que les revenus moyens augmentent, que la nourriture est abondante, que les soldats tuent le temps en jouant aux cartes dans leurs casernes, rien ne semble plus méprisable qu'une conversation sur la météo. Celui qui tend à évoquer fréquemment le sujet lors d'un dîner ou d'un thé est considéré comme ennuyeux, voire insupportable. La

possibilité de précipitations semble n'être vue comme un sujet de conversation valable que par ceux qui sont dépourvus de l'imagination ou de l'intelligence nécessaires pour parler de littérature moderne, de cinéma et de la situation internationale – en quelques mots, de l'époque. Sauf que pour une société traversant une période troublée, une discussion sur le temps qu'il fait paraît un peu moins incongrue...

— En effet, confirma l'une des femmes en souriant, c'est une journée magnifique.

— Même si, poursuivit une autre, il semblerait à en juger par ces nuages derrière la cathédrale, que vous pourriez bien avoir raison à propos de la pluie.

Et tout d'un coup, le temps sembla passer un peu plus vite.

À 13 heures, Pouchkine (avec son pain coincé sous son manteau) se dirigea vers la rue Maxime-Gorky, où il avait pour instruction d'aller chercher du sucre. De nouveau, il fut pris d'une bouffée d'angoisse en s'approchant du magasin, même si cette fois-ci une lueur d'espoir vint tempérer son malaise. Et devinez ce qu'il découvrit en arrivant à destination... Je vous le donne en mille : une autre queue !

Naturellement, comme la journée était déjà bien avancée, la queue chez l'épicier était plus longue que celle chez le boulanger. Mais la petite pluie qui était bel et bien tombée sur Moscou de 12 h 15 à 12 h 45 avait rafraîchi les rues et renouvelé l'air. Au moment où Pouchkine approchait, deux dames qu'il avait rencontrées dans la queue pour le pain lui adressèrent

un signe amical de la main. Si bien qu'il prit place dans la file avec un sentiment de bien-être général.

En face de l'endroit où Pouchkine attendait, de l'autre côté de la rue, se trouvait le conservatoire Tchaïkovski, l'un des plus beaux exemples d'architecture néoclassique de toute la Russie.

— Quel magnifique bâtiment, n'est-ce pas ? dit Pouchkine à une vieille dame qui l'avait rejoint au bout de la queue. Regardez-moi ces formes enroulées au sommet des colonnes, et ces petites statues nichées sous le toit.

Alors la vieille dame, qui vivait dans ce quartier depuis plus de quarante ans et était mille fois passée devant ce bâtiment sans lui accorder la moindre attention, fut bien obligée, en le regardant mieux, de reconnaître qu'il était en effet proprement magnifique.

Ainsi, le temps pour ceux qui attendaient devant l'épicerie commença à passer un peu plus vite. En fait, il passa si vite que Pouchkine faillit ne pas remarquer que l'après-midi tirait à sa fin...

Ce soir-là, lorsque Irina rentra à la maison, Pouchkine se tenait près de la porte dans un état d'inquiétude tel qu'elle poussa un soupir en le voyant.

— Qu'est-ce qui s'est passé encore ? voulut-elle savoir.

Pouchkine eut suffisamment de jugeote pour ne pas mentionner le temps magnifique, l'architecture du conservatoire ou encore les dames très aimables qu'il avait rencontrées. Il se contenta de lui expliquer que les files d'attente pour le pain et le sucre étant

très longues, il n'avait pas eu le temps de faire la queue pour le lait.

Comme il tendait le pain et le sucre pour preuve de ses meilleures intentions, il vit sa femme serrer les mâchoires, froncer les sourcils et fermer les poings. Il se prépara au pire. Mais alors le regard d'Irina changea. Elle se retrouvait aux prises avec deux problèmes : d'une part l'incapacité de son mari à exécuter trois tâches simples, et d'autre part la suggestion que le Communisme pouvait faillir. Si jamais elle se fâchait contre Pouchkine, cela ne reviendrait-il pas à reconnaître qu'il était inacceptable d'avoir à faire la queue pour obtenir du pain, du sucre et du lait ? Si elle lui filait une bonne claque, ne serait-ce pas aussi gifler la Révolution ? Il arrive qu'un plus un ne fasse pas tout à fait deux.

— Très bien, époux, finit-elle par dire. Tu pourras aller chercher le lait demain.

Et à cet instant, Pouchkine fut envahi par une joie intense. Servir ceux qu'on aime et recevoir leur approbation en retour : pourquoi chercher à se compliquer la vie ?

## 6.

Les citoyens de Moscou se rendirent compte assez rapidement que s'ils n'avaient pas d'autre choix que de faire la queue, alors c'était à côté de Pouchkine qu'il leur fallait se trouver. Doté d'un naturel doux,